



---

Pierre Lemonnier, *Le sabbat des lucioles. Sorcellerie, chamanisme et imaginaire cannibale en Nouvelle-Guinée*

Stock, Paris, 2006

Denis Monnerie

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/jso/670>

DOI : 10.4000/jso.670

ISSN : 1760-7256

**Éditeur**

Société des océanistes

**Édition imprimée**

Date de publication : 1 décembre 2006

Pagination : 219-221

ISSN : 0300-953x

**Référence électronique**

Denis Monnerie, « Pierre Lemonnier, *Le sabbat des lucioles. Sorcellerie, chamanisme et imaginaire cannibale en Nouvelle-Guinée* », *Journal de la Société des Océanistes* [En ligne], 122-123 | Année 2006, mis en ligne le 23 avril 2008, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/jso/670> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/jso.670>

---

trouve les jardins-forêts du pays sundanais, puis l'agroforêt... Pour résumer, à travers cet article, l'auteur relit les dynamiques de déforestations tropicales à la lueur de l'opposition entre forêt domestiques et autres... et de l'émergence de nouvelles formes de traitement collectif de la nature.

En bref, un numéro d'hommage à la hauteur du regretté Jacques Barrau qui vient utilement compléter celui que nous avons fait dans notre journal en 2002.

Isabelle LEBLIC  
CNRS - LACITO

PIERRE LEMONNIER, 2006. *Le sabbat des lucioles. Sorcellerie, chamanisme et imaginaire cannibale en Nouvelle-Guinée*, Paris, Stock. 414 p., bibliogr., cartes, glossaire.

Les *ombo'*, êtres cannibales envahissants et multi-formes, sont une des plaies de la vie des Ankave de Papouasie-Nouvelle-Guinée ; ils sont au cœur de « leurs manières d'expliquer le malheur et de gérer la mort ». C'est cet angle privilégié d'accès au système de pensée et aux relations sociales ankave qu'a choisi Pierre Lemonnier dans son *Sabbat des lucioles*. Ces entités inquiétantes et les nombreux versants sombres de cette société sont au centre du voyage auquel il nous convie, dans sa description d'un groupe anga<sup>9</sup> méridional. Traversée qui pourtant n'a rien de sinistre, menée au rythme du marcheur dévalant les pentes des Hautes Terres, dans un style que colore une distance légèrement ironique, implacablement traversée d'instant de joie, de compassion ou d'effroi face aux forces de vie et de mort propres à ce petit peuple d'horticulteurs, cueilleurs, chasseurs, pêcheurs et éleveurs des montagnes tropicales de la plus grande île de l'Océanie.

Comme de nombreux peuples de Nouvelle-Guinée, les Ankave de la vallée de la Suowi vivent dans des villages... le plus souvent déserts, sauf au temps des cultures, bien disposés cependant pour résister aux attaques ennemies encore fréquentes dans un passé récent. Ils résident généralement dans de petits campements provisoires correspondant à des unités familiales restreintes établies en divers lieux de la forêt selon les ressources prévisibles du moment, fruits et noix en particulier. Entre village et forêt, « la continuité de deux univers pour nous différenciés se trouve au centre d'une manière de former une société où chacun reste chez soi, dans une forêt qui ne reste mystérieuse et démesurée qu'à l'étranger en quête d'aventure [...]. Dans un rayon d'un jour de marche (soit une quinzaine de kilomètres à vol d'oiseau), chaque recoin de l'espace où vit un Ankave lui est familier [...]. Les membres d'un clan ou d'un lignage s'approprient un secteur de forêt et s'en transmettent le droit

d'usage de génération en génération [...]. Cours d'eau et lignes de crête délimitent ces territoires [... mais] cet espace bien connu de chacun [et où s'inscrivent ces droits] ne représente cependant qu'une partie de la vallée. » En effet, malgré la fin des attaques entre villages voisins, les marges de ces territoires appropriés rapprochent d'autres villages ankave dont les habitants gardent une « épouvantable réputation d'*ombo'* » (pp. 32-33). Les Ankave en effet vivent dans la crainte d'attaques ennemies, de celles des sorciers *ayao'* et, surtout, sont presque quotidiennement obsédés par leurs luttes contre les terrifiants *ombo'*, mangeurs de cadavres, responsables de la quasi totalité des maladies et des morts, et venant souvent à s'incarner dans des membres vivants de la communauté.

Dans la vie courante, les Ankave se caractérisent par un refus de la coopération : ils sont « gens qui s'évertuent à ne rien faire ensemble » (p. 13). Laissant une part « plutôt aimable » au monde féminin – ce qui est à comprendre dans un contexte anga, guère féministe (cf. Bonnemère, 2004 : 315-320) –, ils manifestent peu d'enthousiasme pour nos Églises et ignorent le suicide, à la différence de leurs voisins Baruya qui ont dans ce domaine un des taux les plus élevés au monde. Outre les séances de tribunal, les visites d'officiels et surtout d'infirmières – tout ceci depuis une vingtaine d'années –, les principales occasions de regroupement des « unités familiales ordinairement dispersées restent, outre les initiations masculines, des festins » à base de *Pangium edule* et de pandanus, « au point que les deux saisons reconnues [...] sont définies par référence à la maturation » de ces deux plantes (Bonnemère, 1996 : 48).

Le temps des morts est une autre occasion de rassemblements. Une large part du livre est consacrée aux funérailles qui sont souvent parmi les institutions maîtresses des relations sociales et des représentations en Océanie – avec les initiations dans le cas des Ankave et des Anga (Bonnemère, 2004). Simultanément les (sur)vivants et les *ombo'* vont à leur façon marquer les décès, car chacun dispute à l'autre le traitement du cadavre. À côté des obsèques conduites par les villageois, ceci se manifeste par des réunions de lucioles – et de bien d'autres animaux encore – qui se métamorphosent en hommes *ombo'* quand il s'agit de passer aux agapes. À ces *ombo'* que nous dirions fantasmatiques correspondent, pour les Ankave, de bien tangibles *ombo'* humains promis à un sort funeste en cas d'identification. Les *ombo'* sont ainsi un « inextricable mélange d'un humain et d'un être mauvais ». Dans ces circonstances, comment distinguer un homme d'un *ombo'* ? Il tient en main un petit bout de bois, car ces gens-là ne mangent pas avec leurs mains nues la chair putréfiée du mort quand ils se repaissent, en de « joyeuses ripailles », de cadavres dont la chair a cessé de puer, car ils ont pris soin de lui faire remonter un

9. Les peuples anga, autrefois désignés par le nom péjoratif de Kukukuku, furent d'abord décrits dès la fin des années 1930 par la grande anthropologue britannique Beatrice Blackwood. Le mot anga signifie « maison ». Dans un pays souvent guerrier, ils furent réputés pour leur extrême violence. Les groupes les mieux connus des ethnologues sont les Baruya, « Sambia », Iqwaye, Kamea, surtout étudiés par, respectivement, Maurice Godelier et Jean-Luc Lory, Gilbert Herdt, Jadran Mimica et Sandra Bamford. Les Ankave sont étudiés par Pierre Lemonnier et Pascale Bonnemère.

cours d'eau (ce mouvement d'aval en amont, constitue une des nombreuses figures d'inversion associées aux *ombo'*; cf. p. 311 où les cadavres de présumés *ombo'* sont jetés à l'eau). Mais ce que l'on redoute surtout « c'est leur angoissante présence [...] en tant que fauteurs de mort. C'est pour les leurs et pour eux-mêmes que les gens de la Suowi ont peur lorsque les *ombo'* se rassemblent en nombre autour d'une dépouille [...]. C'est seulement pour défendre les vivants que l'on hurle à tue-tête des chants de deuil au beau milieu de la nuit ou que l'on surveille une tombe » (p. 196).

Toutes ces « manières des ancêtres », précise Pierre Lemonnier, ne sont pas une « néotradition » politiquement manipulée. En effet, de « la compréhension de cet événement central dans la vie des Ankave qu'est un rite mortuaire *songain*, la modernité ne me dit rien [...]. Cette cérémonie n'en est pas moins pour eux, littéralement, une affaire de vie ou de mort : l'unique moyen de chasser l'esprit errant des morts récents et de les oublier, croient-ils, à tout jamais » (p. 66). Si le prétendu universel de la modernité ne nous apprend rien de l'essentiel de leurs traits sociaux, où peut se diriger la quête anthropologique de compréhension des Ankave ? D'une part, vers la comparaison avec le reste du monde anga, d'autre part, en direction du Moyen Âge européen.

Les Anga ont été étudiés de façon approfondie depuis plusieurs décennies par des ethnographes de qualité qui sont aussi des anthropologues à la tête théorique. Il s'en suit la possibilité d'une « excursion chez d'autres Anga [qui] rapporte des indications décisives pour notre compréhension de ces être omniprésents, bien qu'imaginaires que sont les *ombo'* des Ankave. Sortir du cas des gens de la Suowi [...] est une exigence que nulle sympathie intellectuelle, mode ou dogmatisme ne saurait contredire : la comparaison structurale nous apprend sur les *ombo'* quelque chose que la seule ethnologie des Ankave ne pourrait révéler » (p. 297). En effet, « ce n'est pas dans les livres d'ethnologie que les Ankave puisent le sentiment de partager avec d'autres Anga des manières d'être, de faire et de penser [...] dans ce contexte, les rapprochements qu'ils établissent entre les monstrueux *ombo'* qui hantent leurs nuits et les cannibales presque ordinaires dont parlent leurs voisins ne sont qu'un aspect de cette similarité dans la différence, de cette faculté d'être soi qui, tout en s'inscrivant dans le même cadre de pensée et dans un passé partagé, traduit à leurs yeux une irréductible altérité. » (p. 292). Je laisse au lecteur la découverte des riches propositions que Pierre Lemonnier tire de ces comparaisons dans le monde anga.

Après la comparaison régionale, et retournant implicitement le compliment que l'historien Marcel Détienne fait aux anthropologues, Pierre Lemonnier se risque à « comparer l'incomparable » en envisageant une autre forme, bien peu « moderne » de l'universel, qui donne la parole aux historiens de notre Moyen Âge. On l'aura deviné à la lecture du titre, le modèle du sabbat des sorcières d'Europe fournit au livre une de ses thématiques, surtout dans ses pages finales, avec une discussion serrée des travaux de Norman Cohn, Guy Bechtel et surtout, Carlo Ginsburg.

Ce dernier, outre qu'il « envisage le sabbat comme la reproduction d'un système de pensée » et qu'il « a eu recours à une vaste comparaison dans laquelle l'ethnologie tient une place essentielle », pose « la question de la part relative de l'histoire et du fonctionnement universel de l'esprit humain dans la genèse de cette fable qu'est le sabbat » (p. 358). Il y a en effet un « air de famille » (Ludwig Wittgenstein) entre le sabbat des médiévistes et une des fortes représentations des Ankave associées aux grands malheurs, ce rassemblement *songain* des *ombo'* qui bien souvent se manifeste par une nuée de lucioles. Pour en rendre compte, Pierre Lemonnier se tourne vers les hypothèses des historiens de la sorcellerie, de certains cognitivistes et vers une proposition déjà ancienne de Rodney Needham, le « stéréotype », qui serait une « constante psychique prenant la forme d'une image autonome à laquelle l'esprit humain est naturellement prédisposé » (p. 386). Au final, « peu importe de deviner qui, de la tendance des humains à produire des images de réunion d'êtres maléfiques dotés de pouvoirs surnaturels ou de l'histoire des sociétés qui leur donnent une existence, est premier dans cette affaire » (p. 391). La réflexion reste ouverte, elle déroutera ici ceux qui aiment les modèles léchés – et qui se verront confrontés à la richesse des ethnographies contemporaine et historique – tout en réactivant certaines approches comparatistes, suggérant une fois encore l'existence d'universaux mais aussi leur satanée imprévisibilité qui fait voler en pièces les grandes théories – dont le plus souvent Lemonnier propose de ne garder qu'un mince éclat.

Avec quelques autres livres pénétrants et accessibles – hélas trop peu nombreux et parmi lesquels la *Chronique des indiens guayaki* de Pierre Clastres et le génial *The High Valley* de Kenneth Read –, *Le sabbat des lucioles* offre des pages vivantes, concrètes, évocatrices, à la précision ethnographique captivante à tous ceux que passionnent les sociétés humaines sans être spécialistes d'ethnologie. Ceci tout en proposant des réflexions et en ouvrant des débats, souvent importants, parfois novateurs, pas seulement destinés aux spécialistes de l'Océanie ou aux anthropologues, mais aussi aux historiens et aux (rares ?) philosophes qui lisent de l'anthropologie contemporaine. Les uns regretteront l'absence de photographies – domaine où l'auteur excelle – les autres, celle d'un index – qui serait fort utile dans un livre à la structure peu académique. Certains, dont je suis, auront l'impression d'avoir frôlé la surdose d'adjectifs tels que « ignoble », « atroce », « immonde », « abominable »...

Enfin, bien mieux que beaucoup de discours pédants ou nombrilistes, à vrai dire si souvent inconsistants sur ce sujet, ce livre nous montre aussi, par petites touches, le travail d'un ethnologue en Papouasie-Nouvelle-Guinée: les recherches sur le terrain avec un collègue ou en famille, les ponts et chemins vertigineux, les planchers pourris, les images manquées, la mort qu'on aimerait tant réussir à vaincre, surtout celle des enfants, les conteurs de bobards, les interlocuteurs qui soudain vous offrent leurs savoirs, les incrédulités de notre pensée « ration-

nelle » et les dévoilements inattendus, le vécu à la limite du dicible, les données ethnographiques et l'expérience rapportées vers l'autre côté de la planète et leur parfois difficile mise en place dans les débats anciens et les modes, jeux de pouvoir et attentes du moment.

## BIBLIOGRAPHIE

BONNEMÈRE Pascale, 1996. *Le pandanus rouge : Corps, différence des sexes et parenté chez les Ankave-Anga (Papouasie Nouvelle-Guinée)*, Paris, CNRS/Éditions de la maison des sciences de l'homme.

BONNEMÈRE Pascale (ed.), 2004. *Women as Unseen Characters. Male Ritual in Papua New Guinea*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press.

Denis MONNERIE,  
université Marc Bloch, Strasbourg

Hamid MOKADDEM, 2005, *Ce souffle venu des Ancêtres... L'œuvre politique de Jean-Marie Tjibaou (1936-1989)*, Nouméa, Expression – Province Nord.

L'ouvrage d'Hamid Mokaddem se révèle être une contribution originale et novatrice à la figure de Jean-Marie Tjibaou. Si, comme le mentionne l'auteur dans sa préface (« L'ordre du discours »), l'écriture est « risqué » et « fiction » – dans le sens de « construction » d'un parcours non prévisible –, le texte réussit, pour sa part, brillamment l'examen. Mokaddem, en impliquant le lecteur dans un discours vigoureux, établit un lien entre la « courbe existentielle » (p. 17) du personnage Tjibaou et la « trajectoire » historique à laquelle il dut se rapporter. Le texte n'est d'ailleurs pas organisé en chapitres de manière rigide et canonique :

« Ce livre n'est agencé ni en chapitres ni en parties, mais en lignes, lesquelles bifurquent, s'entrecroisent et parfois se plient, formant des plans. Ces plans ne sont pas statiques. Ce sont des retours cycliques autour d'un axe, la ligne chronologique. » (p. 13)

Le style de Mokaddem est original et riche de références savantes et interdisciplinaires : l'auteur mêle, en effet, avec aisance l'ethnologie, la sociologie et la philosophie. Ses innovations stylistiques sont souvent agréables et surprenantes, alors que certains de ses choix apparaissent, quant à eux, discutables. L'absence d'un index général suscite par exemple une interrogation, tandis que la subdivision de la bibliographie en genres (« Anthropologie », « Droit », « Économie », « Histoire », etc.) met en difficulté le lecteur non spécialiste.

Le volume se fonde sur des sources originales qui permettent d'enrichir considérablement notre connaissance de la biographie de Jean-Marie Tjibaou. Il s'agit non seulement d'environ trente interviews accordées par des personnages – parmi lesquels des hommes politiques, des chercheurs et des membres de la famille – qui ont fréquenté et collaboré avec le leader kanak, mais aussi d'archives peu explorées ou restées inédites à ce jour, accompagnées de recherches de

terrain effectuées personnellement par l'auteur. Certains discours inédits de Tjibaou sont intégralement publiés dans la partie finale du livre (« Transcriptions d'inédits de dits, paroles et propos de Jean-Marie Tjibaou, 1978-1989 ») et la « génialité » de Tjibaou (« génie au sens que lui ont conféré Kant et Hegel, à savoir une singularité propre à un peuple ayant force d'universalisation et la capacité d'inventer des nouvelles règles », p. 21) transparait dans toute sa force au travers des neuf lignes qui composent le texte. La première ligne (« La reformulation permanente kanak ») retrace la genèse et développe l'un des concepts les plus célèbres et chers à Tjibaou, à savoir celui de la « reformulation permanente ». Mokaddem précise que cette notion a tout d'abord une signification biographique puisque Tjibaou fut en effet séminariste, prêtre, étudiant en sociologie et ethnologie, animateur et enfin homme politique. La reformulation permanente, avant même de devenir un projet politique, est la caractéristique de la personne humaine considérée par Tjibaou comme un faisceau de possibilités et de relations. La reformulation permanente est aussi la capacité de ne pas se faire emprisonner dans le passé tout en évitant la fuite vers la modernité comme l'attestent les propos mêmes de Tjibaou :

« Notre but est d'affirmer les richesses de nos propres modèles et de laisser grand ouvert pour nous, l'éventail des choix culturels permettant aux gens de construire une personnalité. » (p. 36)

Tjibaou, comme tout être humain, ne naît pas dans un « vide », mais bien dans un lieu et à une époque marquée par l'histoire (Ligne II, « Une ligne invariable »). Quelle influence eurent donc les vicissitudes historiques de la lignée Cibau sur Jean-Marie telles que le meurtre de sa grand-mère lors des événements de 1917, les pérégrinations successives du « nom » Cibau dans différentes zones de la Grande Terre et le meurtre de deux de ses frères au cours de l'embuscade de 1984 ? Sans oublier l'influence de la mission mariste et notamment du prêtre Alphonse Rouel qui confia au père de Tjibaou la responsabilité de la première école de Tiendanite et qui envoya Jean-Marie au petit séminaire de Canala (1945), lui ouvrant ainsi la voie de la prêtrise ? Mokaddem formule une hypothèse originale : l'adhérence de Tjibaou à l'Église doit être interprétée suivant l'optique d'une politique des alliances qui lia pendant une certaine période la famille Tjibaou à la mission mariste par l'intermédiaire de Rouel. Jean-Marie se tourna vers l'état laïque de manière significative seulement suite à la mort de Rouel qui caractérise la fin de l'alliance.

L'histoire conditionne lourdement la conduite des hommes, mais la grandeur des personnages illustres réside précisément dans leur capacité à orienter l'histoire (Ligne III, « Brisures »). La vie de Tjibaou est, en effet, riche de ruptures. Sa participation au petit séminaire de Canala lui offre la possibilité d'étudier tout en l'éloignant en même temps de sa famille et de son village natal pendant une dizaine d'années. À son retour en 1956 à Tiendanite, il se sent « étranger » au sein de sa propre société en raison de la perte de la maîtrise de sa langue maternelle. Une fois encore,